

Description et iconographie de la ville d'Alger au XVIe siècle

Federico Cresti

Section 11 Haedo's description is translated and found beginning on p. 23.

Citer ce document / Cite this document :

Cresti Federico. Description et iconographie de la ville d'Alger au XVIe siècle. In: Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, n°34, 1982. pp. 1-22;

doi : <https://doi.org/10.3406/remmm.1982.1956>

https://www.persee.fr/doc/remmm_0035-1474_1982_num_34_1_1956

Fichier pdf généré le 21/04/2018

Abstract

Abstract As for the urban reality of Algiers we have, about the period preceding the 16th century, nothing but the little information given by works of geographical nature by Arab authors ; on the other hand, during the 16th century, our knowledge of the town is enriched by the many descriptions and illustrations that were widely spread through the press in Europe. The various authors -from Jean-Léon the African, who described Algiers in 1515, to Diego de Haëdo who was a slave there around 1580, not to mention Nicolas de Nicolay, Paul Jove, Luis del Marmol Caraval, etc.-, and the nearly always unknown authors of the engravings, show us a town that became more and more prosperous through trade and privateering. From the small provincial port it was before, Algiers, under Turkish rule, developed into the capital of central Maghreb, an impregnable fortress, "la mas rica de toda Af rica" : towards the end of the century it had more or less reached a size that would not change until the beginning of the 19th century and colonial rule.

Résumé

Résumé Sur la réalité urbaine d'Alger nous n'avons, pour toute la période qui précède le XVI^e siècle, que les rares indications données par les œuvres de caractère géographique des auteurs arabes ; par contre, au cours du XVI^e siècle, notre connaissance de la ville s'enrichit grâce à de nombreuses descriptions et représentations iconographiques qui eurent, grâce à la presse, une notable diffusion dans les pays européens. Les différents auteurs -de Jean-Léon l'Africain qui décrit Alger en 1515, à Diego de Haëdo qui y fut esclave autour de 1580, en passant par Nicolas de Nicolay, Paul Jove, Luis del Marmol Caraval, etc.-, et les auteurs, presque toujours inconnus des gravures, nous présentent une ville qui, de plus en plus, prospère et s'enrichit de ses trafics et de la course. De petit port provincial qu'elle était auparavant, Alger se transforme sous la domination turque en capitale du Maghreb central, forteresse imprenable, "la mas rica de toda Af rica" : à la fin du siècle elle atteint à peu près l'ampleur qui sera la sienne jusqu'au début du XIX^e siècle et de la domination coloniale.



DESCRIPTIONS ET ICONOGRAPHIE DE LA VILLE D'ALGER AU XVI^e SIECLE

par Federico CRESTI

I. Le XVI^e est un siècle particulièrement important pour l'histoire urbaine d'Alger : en effet, la prise du pouvoir par les Turcs à Alger remonte au début de ce siècle, de même que l'essor extraordinaire qui fera de la ville la capitale du Maghreb al-Awsat.

Essor commercial, essor démographique : essor urbain, donc, qui affirme la puissance de la ville barbaresque, surtout dans la deuxième partie du siècle. C'est ainsi que nous pouvons dire avec Fernand Braudel que la décennie 1560-1570 est celle de "la première et prodigieuse fortune d'Alger", et que les années 1580-1620 voient la "seconde et toujours prodigieuse fortune" de cette ville (1).

D'un point de vue strictement architectural et urbanistique, nous ne connaissons pas grand-chose d'El-Djézaïr avant le XVI^e siècle : son bâtiment le plus illustre était la Grande Mosquée, remontant à la période Almoravide, par rapport à laquelle la petite mosquée de Sidi Ramdan (qui subsiste encore aujourd'hui et qui remonte elle aussi à période arabo-berbère) fait figure de salle de prière assez pauvre.

L'extension de la ville était vraisemblablement moindre que celle qu'elle connaît sous les Turcs, jusqu'au XIX^e siècle, et, en tout cas, la densité des constructions à l'intérieur de ses murs en était beaucoup plus faible (2).

Un véritable port n'existe pas encore, et les îlots qui avaient donné leur nom à la ville se dressaient encore isolés dans la mer en face d'elle.

Le manque presque total de renseignements écrits précis sur l'El-Djézaïr d'avant le XVI^e siècle est probablement dû à sa faible importance comme centre d'attraction humaine. Entre le Xe siècle -date de sa fondation dernière- et cette époque, les écrivains et géographes arabes nous donnent toujours à son sujet des renseignements très brefs, presque lapidaires : on y parle de son commerce (Ibn Hauqal, Idrisi), on cite très souvent ses sources d'eau douce (Ibn Hauqal, Idrisi, le *Kitab al-Istibsar*, Abu-l-Fida...), mais des descriptions qui touchent à sa forme urbaine, à l'organisation spatiale et architecturale de la ville, manquent presque totalement. Seul al-Bakri nous parle de quelques ruines qui subsistent de l'ancien Icosium, repris par la suite par l'auteur du *Kitab al-Istibsar*.

La situation change au XVI^e siècle : la diffusion de l'imprimerie en Europe, l'importance que la ville commence à assumer pour la politique des puissances méditerranéennes, le développement ultérieur de la course et l'attention que cela suscite dans les pays de l'autre côté de la mer, font qu'à travers ce siècle une littérature (relativement) abondante sur les choses d'Alger, et plus généralement du Maghreb, nous fournit plusieurs renseignements sur la ville.

Nous avons essayé de réunir ici toutes les descriptions touchant à El-Djézaïr qu'il nous a été possible de trouver au sein de cette vaste production. Il s'agit, pour la plupart, de descriptions de la ville qui ont déjà été imprimées et largement diffusées aussi dans des études récentes (XIXe-XXe siècle) ; d'autres sont un peu moins connues, bien qu'on les trouve parfois citées par des auteurs modernes. Mais il est important de souligner, à notre avis, qu'un travail d'archives pourrait faire ressortir beaucoup plus de renseignements à ce propos, en particulier dans le domaine des descriptions de la ville, dans la première moitié du siècle.

C'est un travail que nous n'avons pas eu la possibilité de faire, mais dont certains renseignements puisés dans les œuvres d'archivistes et de chercheurs connus promettent des résultats riches et importants du point de vue de l'histoire urbaine. Nous nous bornerons à en citer quelques unes, à propos des archives espagnoles.

Fernand Braudel, dans son œuvre capitale (3), cite en passant une *Relacion... de F.co Corso... de Argel* qui date de 1569, et encore une *Relación del Estado de la ciudad de Argel en 1600* par Antonio de Castañeda, qui se trouvent dans les archives de Simancas, ainsi que plusieurs plans de la ville ; datant de 1563 et de l'époque des préparatifs de l'expédition de Charles-Quint, divers autres plans sont cités par Ortiz de Montalvan (4).

L'intérêt que l'Espagne portait à cette région, dans le but de contrecarrer l'influence que le "Grand Seigneur" venait à y assumer par l'acte de vassalité de Kheir-ed-Din à l'égard de la Porte Ottomane, font que probablement les archives espagnoles sont les plus riches parmi celles des pays qui avaient alors des rapports avec Alger.

2. La première des descriptions d'Alger au XVIe siècle dont nous avons connaissance est celle de Hassan Ibn-Wazzan az-Zayyati, connu en Europe sous le nom de Jean-Léon l'Africain (5). Bien que son œuvre sur la géographie de l'Afrique ait été publiée pour la première fois en 1550 à Venise, la description d'Alger qu'elle contient se réfère à 1515, année durant laquelle il visita cette ville, au cours du voyage qui devait le porter de Fès à Tunis.

La ville avait fait une très bonne impression sur Jean-Léon, qui parle de ses remparts "très beaux et très forts, fabriqués de grosses pierres". Plus loin, il nous dit que presque tous les murs d'Alger furent rebâties avec les pierres tirées de Tamendfust, une ancienne ville romaine qui se trouvait non loin de là.

Cette description ne se limite pas aux murs, mais elle porte aussi sur l'intérieur de la ville, où son auteur est frappé en particulier par le "très beau temple", c'est-à-dire la Grande Mosquée, surtout à cause de sa position "panoramique" en face de la mer, sur le sommet des remparts qui protègent la ville de ce côté-là.

En outre, Jean-Léon nous dit qu'à l'intérieur des remparts il y a "de belles places bien ordonnées" : il n'est pas inutile de souligner ce détail, d'autant plus que la plupart des auteurs qui ont parlé de la ville ont tenu à souligner qu'elle était dépourvue de places, et ils ont été frappés, justement, par l'absence d'espaces ouverts qui fait que la ville rappelle à Diego de Haëdo, par exemple, l'image "d'una piña muy unida", cela environ soixante-dix ans après la visite de Jean-Léon l'Africain.

Effectivement, en ce laps de temps la population d'Alger s'était fortement accrue et, petit à petit, les espaces libres avaient dû être absorbés par les constructions que cet accroissement demandait.

Au début du siècle, l'armée espagnole avait bâti en face d'Alger une

forteresse qui devait contrôler la ville : Jean-Léon nous décrit très rapidement la "belle et grande forteresse fabriquée sur un écueil qui se trouve devant la ville". Le Peñon, tel était le nom que les Espagnols lui avaient donné, ne vécut pas très longtemps, mais différentes chroniques et documents retracent avec précision son histoire.

On lit dans la *Chronique d'Oran*, de Suarez Montanès (6) : "Le Comte Pedro Navarro envoya bâtir un château sur un petit écueil qui est en face de la cité d'Alger, et chargea de cela Diego de Vera, capitaine de l'armée de la mer Méditerranée ; celui-ci bâtit (la forteresse) avec le consentement et l'accord de tous les Maures de la ville qui l'aiderent dans le travail (de construction) en apportant des matériaux de la terre ferme". La version donnée par Jean-Léon l'Africain à propos de la construction du Peñon diffère légèrement, lorsqu'il nous dit que la forteresse fut bâtie pendant le siège de la ville par l'armée espagnole, ce qui avait constraint les habitants de la ville à demander une trêve de dix ans.

En réalité, les habitants d'Alger, après la prise de Bijayah, par l'armée espagnole, craignant de subir le même sort que cette ville -pillée et en partie détruite- signèrent avec l'Espagne un traité de capitulation : au nombre de ses conditions, était prévue la construction de la forteresse qui devait contrôler la ville, et empêcher la course.

Une garnison espagnole vivait à l'intérieur du Peñon, assiégée en quelque sorte elle-même, approvisionnée, comme elle l'était, uniquement par la mer.

Sa présence était très gênante pour la vie et le commerce de la ville : en effet, les bateaux les plus grands étaient contraints de jeter l'ancre dans une petite anse, appelée Palma, non loin de la porte Bab Azoun, tandis que les bateaux plus légers étaient tirés au sec, sur une plage qui se trouvait au nord de la ville, là où la "fiumara" qui donnait son nom à Bab el-Oued débouchait sur la mer. Dans les deux cas, les bateaux courraient des dangers continuels, puisque ni l'une ni l'autre des plages n'était abritée du vent (7).

En 1529, lors des attaques de Kheir-ed-Din "Barberousse", cette forteresse tomba. D'après la description d'un agent des Espagnols qui avait assisté à cette action, "le minaret de la Mosquée" -il s'agit sûrement de la Grande Mosquée, la plus proche du Peñon- avait été détruit à cette occasion par les coups de canons des assiégés. Après la prise du Peñon, les rescapés espagnols de la bataille -nous raconte encore ce document- furent condamnés à reconstruire le minaret (8).

Le *Rhazawat Kheir-ed-Din* relate ainsi le même épisode : dès les premiers coups de canon des attaquants, les Espagnols tirèrent une décharge générale de leur artillerie et mousqueterie et leur feu, qui était des plus vifs, démolit une partie de la ville, notamment les minarets, sur lesquels ils tiraient de préférence (9). D'où il ressort que la ville avait subi de graves dégâts, pas seulement dans ses minarets, au cours de cette bataille.

Le Peñon fut par la suite rasé presque totalement, et avec ses déblais on commença à remplir l'espace de mer qui séparait les îlots de la terre ferme, créant ainsi la jetée principale du port de l'époque turque.

3. C'est autour de 1541, lors de l'expédition de l'armée de Charles Quint contre Alger, que l'intérêt pour cette ville paraît se réveiller : différents récits de l'expédition, en effet, contiennent la description de la ville, parfois accompagnée d'une image qui la représente.

Pour ce qui est des archives, il existe, à Simancas, plusieurs lettres en provenance d'Alger, qui donnent des renseignements sur la ville en prévision de l'attaque espagnole (10) : on y trouverait probablement surtout des renseignements de caractère militaire, sur les fortifications, l'armement de la

ville, etc... Ce sera, d'autre part, une constante de la presque totalité des descriptions d'Alger que de dédier le maximum d'espace aux défenses de la ville, à l'organisation de l'armée algéroise, au nombre de canons de ses remparts, etc...

L'historien Paul Jove, qui participa à l'expédition de Charles Quint, nous donne une rapide description de la ville vue de l'extérieur, dans le deuxième livre de ses *Historiae* : la disposition de la ville lui rappelle un triangle disposé verticalement sur le flanc d'une montagne, au sommet duquel ressort par sa blancheur de chaux un bastion semblable à une tour de guet disposée en encorbellement sur la muraille. Un autre caractère de la ville qui le frappe est la disposition des maisons en escalier, de façon telle que les maisons qui se trouvent plus près de la mer ne gênent pas la vue de celles qui sont derrière (11).

A cette même année 1541 remonte une gravure datée et signée A.S. : elle est attribuée au graveur italien Antonio Salamanca (12). Alger y est, justement, représentée en état de siège. Il s'agit d'une ville ceinte de remparts dont l'allure est celle d'un bourg de la Renaissance italienne : les remparts sont doublés d'un fossé plein d'eau, bien qu'à première vue un effet de perspective nous montre la ville étalée sur une pente assez raide. Les murs sont hérissés de tours et de bastions aux multiples formes : à l'intérieur de ces murs, qui forment un carré presque parfait, les maisons s'entassent sans aucun ordre dans la partie basse de la ville, tandis que plus de la moitié de l'enceinte apparaît vide. Isolée dans cet espace, sur le point le plus haut, une forteresse puissante aux bastions ronds s'élève, dominée par un donjon carré.

Les maisons et les tours (celles-ci ressemblant à des clochers) ont l'aspect des constructions qu'on trouverait à cette époque-là, de l'autre côté de la Méditerranée : les toits des maisons, des larges toits à double pente, sont largement pourvus de cheminées. Sur le front de mer, un arsenal s'ouvre par deux grandes baies cintrées, par l'une desquelles nous voyons entrer un bateau. On dirait que la partie du mur où se trouve l'arsenal soit en construction, ou en partie démolie : du côté intérieur, il nous apparaît comme un vaste hangar couvert par un toit de tuiles.

4. Un autre plan d'Alger paraît quelques années après : celui qui illustre la *Cosmographia* de Sebastian Münster, parue pour la première fois en 1544, et qui connut plus de vingt éditions en plusieurs langues au cours du XVI^e et XVII^e siècles (13).

Cette vue d'Alger, ou "Algier" -comme on le lit sur la partie supérieure de la gravure- est assez fantaisiste dans les détails, de même que la première que nous venons de voir : mais elle répond toutefois, dans ses traits généraux, à la ville telle qu'elle est décrite dans les chroniques de l'époque. Les remparts, bâtis en gros blocs équarris, clôturent la ville en lui donnant grossso-modo, une forme triangulaire ; des bastions de différentes formes et des tours sont disposés le long des murs, et sur la partie la plus haute, la plus lointaine de la mer, une tour isolée, très imposante et surmontée d'un croissant, est reliée aux remparts par un chemin de ronde percé de meurtrières. A partir d'une porte qui ouvre sur la mer, un môle en bois s'avance vers une petite île couverte de ruines à côté de laquelle on lit "Iulia Cesarea" : en effet, on avait confondu la ville qui se trouvait anciennement sur le site d'Alger avec Julia Caesarea, que les auteurs anciens avaient décrit comme ayant un îlot en face d'elle.

A gauche, à partir des remparts, un chemin de ronde relie ceux-ci à une tour fortifiée entourée par la mer. Cette structure représente évidemment la

tour du Fanal, et la jetée qui avait, quelques années auparavant, constitué la première ébauche d'un véritable port. A côté de cette tour, on lit "Zeughaus", ou Arsenal.

A l'intérieur de la ville, on voit des constructions d'une forme plutôt "allemande", avec leurs toits à double pente, fortement prononcée, qui laissent de larges espaces vides, surtout dans la partie supérieure de l'enceinte ; en plein centre, une petite rivière coule transversalement d'un mur à l'autre.

Autour de la ville, qui est attaquée par mer et par terre, sont disposés quelques jardins clôturés et du fond de la gravure une couronne de collines délimite l'horizon.

D'après ce que nous venons de dire, on peut conclure que l'auteur de cette gravure, de même qu'Antonio Salamanca, n'avait jamais vu Alger. Probablement l'avait-il composée à partir du récit de quelqu'un qui l'avait visitée ou bien avait participé à l'expédition de Charles Quint ; ou encore, à partir d'un texte que nous ne connaissons pas.

Environ une décennie plus tard, en 1564, Du Pinet publie à Lyon, une *Description des plus grandes villes...* où l'on trouve un plan d'Alger qui n'est rien d'autre qu'une variation sur le plan de Münster (14).

Ce plan contient en plus certaines indications sur les bâtiments et le paysage, écrites en italien. Ainsi, sur le chemin qui relie la tour-forteresse du haut aux remparts, on lit "Alcauar" ou "Alzauar" (al-Kasr), et "muro tutto di sasso tufo", c'est-à-dire un mur entièrement en blocs de tuf, sur les murs du côté de la mer ; bizarrement, à côté de "Iulia Cesarea Insula", on lit aussi "Pignon" (Peñon), et à côté de la tour qui avait été le véritable Peñon, on lit "Mandrachio", qui, dans le langage des marins italiens, signifiait une petite partie des ports où l'on réunissait les bateaux de petite taille.

Des indications sur les cols qui entourent la ville sont marquées de la même façon : "colline d'où l'on peut voir à l'intérieur de la ville", "colline qui se trouve à la hauteur du château", "col qui envoie l'eau à la ville en-dessous de la terre", etc... A l'intérieur de la ville, ce plan souligne l'existence de places, de parties inhabitées, d'une mosquée et des portes qui sont appelées "Palma" (Palmier), du côté de Bab Azoun, et "Barbalota" (Bab el-Oued).

A droite, hors de la ville, on trouve plusieurs puits d'eau douce.

5. Comme nous l'avons déjà remarqué, tous les plans d'Alger à cette époque représentent la ville pendant l'attaque de Charles Quint. En prévision de cette attaque, la ville avait subi quelques transformations. Dans un document musulman de l'époque, on raconte qu'aux bruits qu'on lui avait rapportés de cette attaque imminente, Hasan Agha avait fait organiser une grande fête : "Entre autres divertissements, il fit dresser, à Bab el-Oued, un mât frotté de graisse, de façon à rendre l'escalade plus difficile ; on mit au sommet un rouleau de drap précieux avec une bourse d'or, destiné à celui qui réussirait à y grimper... Après cette fête, Hasan Agha s'occupa de fortifier la ville, et de la mettre en état de résister à l'ennemi. Il reconstruisit les murailles, répara ce qui était écroulé, les garnit de canons ainsi que les tours. Il employa quatre cents esclaves chrétiens à ce travail... Le gouverneur fit couper tous les arbres des jardins, pour que les ennemis ne pussent s'y dissimuler pendant le combat : les premiers coupés furent ceux de son propre jardin" (15).

Les murs de la ville, qui demandaient des réparations fréquentes, ne devaient pas être construits totalement en pierre : malgré ce que Jean-Léon l'Africain nous dit à ce propos, une bonne partie des murs d'Alger avant la prise du pouvoir par les Turcs devait être bâtie en tabiya, ou pisé (16). Un document

espagnol de 1536 nous apprend, en effet, que, "à la suite des grandes pluies de l'hiver, la muraille d'Alger, s'est écroulée en trois endroits différents sur une étendue considérable" (17).

Connaissant donc la faiblesse des murs, et en prévision d'une attaque en force, Hasan Agha, successeur de Kheyr-ed-Din, ne se borne pas à une réparation des parties des murs qui étaient en mauvais état, mais, d'après le chroniqueur, "reconstructit la muraille". Il est difficile d'apprécier la dimension de cette intervention, mais il pourrait s'agir de la première ébauche (ou bien d'une reprise des travaux de fortification dont Jean-Léon l'Africain parle dans son oeuvre) de l'élargissement des murs de l'époque arabo-berbère, qui porta plus tard à la construction de la nouvelle Casbah sur la pointe la plus haute des fortifications (18).

Hasan Agha ne se borne pas à ces travaux, mais, ayant doté les murs de pièces d'artillerie et s'attendant surtout à une attaque par voie de terre, décide de faire couper les arbres des jardins qui entourent la ville : nous verrons par la suite comment, dans une situation semblable, un autre "gouverneur" d'Alger - d'après la chronique de Diego de Haëdo- fera raser un faubourg entier qui s'étendait du côté de Bab Azoun.

6. En 1550, Alger est visitée par Nicolas de Nicolay, "valet de chambre, et géographe ordinaire du Roy de France", qui en fait une description très intéressante (19).

Nicolas de Nicolay faisait partie de la délégation qui accompagnait à Istanbul le nouvel ambassadeur de France, et qui s'arrêta en passant à Alger : la délégation fut reçue par le "Roy d'Alger... Cassam, fils d'Hariadène", dans son Palais.

La description de ce bâtiment que fait De Nicolay est la première de celles que nous connaissons. Il s'agissait à cette époque d'un ensemble de constructions réunies autour de deux cours carrées. Dans la cour la plus intérieure, qui était aussi la plus petite, il y avait une grande fontaine et un bassin ; dans un des coins de cette cour, un escalier en bois montait à une galerie soutenue par des colonnes en marbre ou en pierre blanche.

C'était dans cette galerie que le gouverneur recevait les visiteurs, entouré des hauts fonctionnaires de la Régence et de ses esclaves. Cette galerie, ainsi que les autres parties du Palais, était richement ornée de faïences, et une "petite fontaine de forme octogone bouillonnoit par grand artifice" dans son milieu.

Pour ce qui est de l'historique de la ville, De Nicolay reprend en partie ce qu'avait dit Jean-Léon à propos des "Mezgana", en y ajoutant ce que déjà Paul Jove avait avancé à propos de l'identification de l'ancienne ville romaine d'Alger avec Julia Caesarea.

La ville a une forme presque triangulaire, et à son sommet s'élève "un fort grand bastion en forme de citadelle pour commander à la ville". Celle-ci peut avoir trois mille feux (Jean-Léon avait dit quatre mille), et contient de belles maisons particulières -outre le Palais Royal-, un grand nombre de bains et de cabarets publics. De Nicolay est frappé par la beauté de la Grande Mosquée, au-dessous de laquelle se trouve l'Arsenal.

Jusqu'ici, sauf en ce qui concerne le nombre des habitants et l'Arsenal, l'auteur suit assez précisément la description de Jean-Léon l'Africain. Ensuite, il nous donne force détails sur les moeurs de la population et sur l'organisation des marchés ; il est particulièrement frappé par la quantité et le faible prix de vente de "poulles et poulets". L'explication qu'il donne de cela est que les

habitants d'Alger ont dans leurs maisons des étuves conçues expressément pour faire éclore les oeufs "sans ayde de pouilles".

Ce détail rapproche quelque peu Alger de l'île d'Utopie, où les "agriculteurs ont un procédé extrêmement ingénieux pour se procurer une grande quantité de poulets : ils ne livrent pas aux poules le soin de couver leurs oeufs ; mais ils les font éclore au moyen d'une chaleur artificielle, convenablement tempérée. Et quand le poulet perce sa coque, c'est l'homme qui lui sert de mère, le conduit, et sait le reconnaître" (20).

A ce qu'il paraît, ce procédé était connu à l'époque en Afrique du Nord : William Lightgow dit avoir visité à deux reprises, vers 1615, à Tunis des couveuses artificielles, dont il donne la description ; Thevenot décrit également des "fourneaux à faire éclore des poulets" qu'il avait vus en Egypte (21).

De Nicolay termine sa description en donnant beaucoup de détails d'une forteresse éloignée d'un mille d'Alger, composée "d'une forte et grosse tour", au milieu de laquelle est creusé un puits ; en haut de sa muraille se trouve un moulin à vent, et un autre moulin à l'extérieur de sa porte.

Cette forteresse avait pour tâche de défendre les sources naissant sur cette colline, dont les eaux, par des canaux souterrains, étaient amenées à l'extérieur de la ville. Il s'agit là du Fort de l'Empereur, dont la construction avait été commencée en 1545, sur le "col qui envoie l'eau à Alger, par dessous la terre", comme on peut le lire sur le plan de Du Pinet.

7. En 1573, les deux premiers volumes de l'oeuvre de Luis del Marmol Carvajal sont édités à Grenade ; il y donne une description d'Alger, qu'il avait dû voir en 1541, puisque -comme il nous le raconte-il était embarqué comme mousse dans l'un des bateaux qui participèrent à l'expédition de Charles Quint (22).

La description de Marmol ne contient pas beaucoup de notes originales, ce qui lui a valu de la part de certains auteurs l'épithète "d'effronté plagiaire de Jean-Léon" (23) ; toutefois, on y énumère pour la première fois les portes de la ville : d'après Marmol, Alger possède quatre portes principales, dont l'une ouvre sur le port, et sur l'île qui portait autrefois le Peñon. Il affirme par la suite que le môle qui réunit cette île à la terre ferme fut bâti par Salah Raïs (qui gouverna Alger de 1553 à 1556), "amenant pour cela la pierre des anciens édifices de la ville de Matafus" : mais nous savons par le Rhazaouat que ce fut Kheir-ed-Din qui réalisa cette œuvre après 1529. Salah Raïs se borna à créer une chaussée sur toute la longueur du môle du côté Nord.

Marmol décrit lui aussi le Fort de l'Empereur, mais ajoute à cette description celle de l'autre forteresse qui, quelques années auparavant (1568), avait été bâtie à mi-chemin entre le premier Fort et la ville.

Durant cette période de "prodigieuse fortune" pour Alger, Marmol est frappé par la richesse de la ville, due en grande partie à la course, mais aussi à son commerce : "Cresció la aduana de Argel de manara que sola ella renta mas que todo el reyno, y no ay dos puertas tan ricas el dia de oy en toda Affrica ni en Europa, como son las de mar y tierra de la ciudad de Argel. Por que de ordinario esta el puerto lleno de nauios de cristianos que traen los cossarios cargados de gente y de mercaderias que toman por todo el Mediterraneo. Y por la puerta de tierra entran cada dia grandes casillas de cammellos cargados de mercaderias de toda Barberia, y de Numidia, y Libia, y de las tierras de los negros : y vale la renta que se saca desto mas de un million de oro cada año" (24).

8. La richesse d'Alger et des villes des corsaires barbaresques, et surtout les dommages que la course faisait subir au commerce européen, ainsi que des motivations de caractère religieux, poussent de plus en plus la chrétienté à s'intéresser à la ville, dans le but de s'en emparer ou de la détruire.

C'est ainsi que voit le jour le rapport des deux chevaliers de l'Ordre de Malte, Francesco Lanfreducci et Gian Ottone Bosio, où l'on trouve une large description de la côte de Barbarie et des principales villes dans lesquelles s'organise la course (25). Pour ce qui concerne Alger, il s'agit d'une description presque totalement axée autour des fortifications et des œuvres militaires. On y décrit les boulevards, les bastions, la citadelle ; on en compte le nombre de canons et de "pièces de bronze", on évalue la résistance des forteresses qui l'entourent, tout en ajoutant une dernière forteresse à celles que nous avons déjà rencontrées : le fort que Euldj Ali avait fait bâti en 1569, hors de la porte Bab-el-Oued. On dit que cette forteresse a été construite, entre autres, afin de défendre "l'enclos des sépultures des Rois qui est voisin".

La description souligne la faiblesse du port, qui n'est pas en mesure de résister aux tempêtes de l'hiver : les bateaux doivent être tirés à terre et ceux qui restent à l'eau doivent être démâtés et bien amarrés pendant cette saison. Si l'on se sert de la presqu'île qui sert de port pour construire ou bien réparer des bateaux, le véritable arsenal est constitué par une "darse qui pénètre dans la ville". On entre par une porte ouverte dans les murs de la ville dans cette darse, qui peut contenir quatre galères, et quelques autres petits vaisseaux. Les murs de la ville sont jugés vieux et peu résistants, de pierre et de terre, que l'on peut facilement faire tomber en ruine. Pour ce qui est de l'intérieur de la ville, le rapport de Lanfreducci et Bosio nous donne assez peu d'éléments : on y traite rapidement de la rue "presque droite" qui la traverse, de la porte Bab Azoun à la porte Bab el-Oued, où se tient le bazar et qui est le meilleur lieu de réunion. Au milieu de cette rue se trouve une place nommée Basistan, "close de murs et pleine de boutiques de marchandises".

Pour le reste, à part quelque deux ou trois mosquées et les "habitations des gouverneurs", les constructions de la ville n'offrent aucun intérêt : les maisons sont "à la mauresque", basses et à rez-de-chaussée. Néanmoins, Alger est plein d'habitants comme un oeuf : il y a au moins cent trente mille âmes, dont six mille Janissaires, et vingt cinq mille soldats en tout ; les esclaves chrétiens se chiffrent à 20 000 environ. Le rapport se termine en indiquant, du côté de Bab el-Oued, l'endroit le plus favorable pour attaquer et prendre la ville, après quoi, "mon avis à moi, Fr. Francesco Lanfreducci, serait, qu'une fois Alger pris, on le rasât, de telle sorte qu'il n'en reste aucun vestige, et qu'on fasse de même de toutes les autres forteresses et villes que l'on prendra en Barbarie, en ne laissant aux ennemis et surtout aux corsaires aucune forteresse où ils puissent se nicher. En effet, les garder et les fortifier, étant donné la puissance de la maison ottomane, n'est d'aucune utilité, mais rapporte plutôt dommage et déshonneur à la chrétienté, comme on l'a vu par expérience à Tripoli, Djerba, La Goulette, et dernièrement au Fort de Tunis, repris avec tant de pertes pour nous, et tant de facilité par le Turc... Je suis confirmé dans cette opinion par l'exemple de Africa (Mahdiya), qui prise et démantelée n'a plus été d'aucun dommage pour la Chrétienté" (26).

9. Lanfreducci et Bosio ne nous donnent pas de renseignements de première main : leur rapport a été établi à partir des renseignements d'anciens prisonniers et esclaves d'Alger, et surtout à partir de deux plans de la ville qui étaient en annexe dans leur manuscrit, mais qui n'ont pas été retrouvés. Monchicourt (27) a

déduit de la description que l'un des plans était celui publié dans l'Atlas de Braun et Hogenberg en 1575 (28).

Bien que cette gravure ne soit pas datée, quelques indices nous permettent d'affirmer qu'elle a été réalisée en 1570 ou bien en 1571 : on trouve en effet, dans la légende du plan, la date de construction du Fort Neuf (*Castrum Novum anno 1569 perfectum*), et l'indication qu'à l'époque Alger était gouvernée par Euldj Ali ("Luchiali, che é al presente Re d'Algier"). Or, Euldj Ali gouverna de 1568 à 1571, et en excluant que la gravure ait été réalisée l'année même de la construction du Fort Neuf, il ne reste que les deux dates que nous venons d'indiquer.

Dans cette gravure, plusieurs fois reproduite au XVII^e siècle, avec quelques variations, la ville est représentée sous une forme trapézoïdale, et son plus long côté suit le front de mer. Le long des trois autres côtés, un fossé plein d'eau paraît côtoyer les murs, qui sont dominés à intervalles réguliers par des tours carrées ; ils sont interrompus de temps en temps par des bastions plus puissants, en forme de "coin". A partir de l'angle de droite, et tournant dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre, on rencontre le "Baluardo de Baluet" (bastion de Bab el-Oued), le "Baluardo Nuovo" (bastion neuf), fait par Yaÿa Arraez, deux Bastions neufs de la Casbah, le Bastion des Renégats, à côté duquel on trouve un Séral des Janissaires, et le Bastion de Bab Azoun dans l'angle opposé à celui de "Baluet". Sur le front de mer s'avancent le Bastion "de Cochiaperi", à côté duquel se trouve une deuxième "Maison des Janissaires", et le Bastion de la Marine, "avec beaucoup d'artillerie". Entre ces deux derniers bastions s'ouvrent les trois portes de l'Arsenal, qui est représenté sous la forme d'une vaste enceinte carrée, avec deux curieuses absides à droite et à gauche, à l'intérieur de laquelle on voit des maisonnettes. A droite de l'Arsenal se trouve une porte qui permet le passage dans la ville, et qui ouvre sur la "Place des Arquebusiers, et du Poisson".

A l'intérieur de la ville, les mosquées -avec une allure d'églises chrétiennes- sont les bâtiments les plus importants : dans le plan, on en indique cinq : la Grande Mosquée (dite "il Giumma"), la mosquée du Roi et des Turcs, à côté du Palais Royal ; à gauche de la partie centrale, se trouve une "Mosquée dite Zeuya", et un peu plus haut, la mosquée de Sidi Ramdan. La cinquième, appelée mosquée de Sidi Bobbadien, est située à l'intérieur de la Casbah. Dans ce même lieu, rectangle allongé dans le sens horizontal, se trouvent plusieurs autres petits bâtiments, séparés du reste de la ville par un mur assez bas en zigzag, où s'ouvrent deux portes. Une autre porte, dite "porte de secours", s'ouvre vers l'extérieur sur le mur d'enceinte de la Casbah.

La ville présente beaucoup d'espaces vides, et les maisons elles-mêmes ne sont pas très serrées : l'agglomération paraît être plus dense dans la partie inférieure et centrale, tandis que dans la partie supérieure les constructions paraissent clairsemées. Plusieurs places, la Place du Roi, la Place du Poisson, la Place dite "del Buturo" (du beurre) sont disséminées à l'intérieur du tissu urbain.

Une rue plus large que les autres traverse la ville, de la porte Bab Azoun à la porte opposée : on l'appelle "Stratta Grande del Socco" (Grand-rue du Souk) ; elle longe le Palais Royal et sur son parcours se trouvent la douane de la porte Bab Azoun (la douane de terre de Marmol), un grand édifice à cour carrée bordée de galeries -le Séral des Chrétiens-, l'Hôtel des monnaies, qui est une petite construction adossée au Palais Royal, un deuxième bâgne, et, à côté de Bab el-Oued, un hammam avec deux petites coupoles.

Une "large rue" monte depuis la porte Bab Azoun vers la Casbah et rencontre sur son chemin une grande fontaine avec bassin hexagonal, isolée au milieu d'une place : derrière la fontaine se trouve la "mosquée dite Zeuya" déjà

citée. Cet édifice s'élève grossièrement là où, au XVIII^e siècle, sera bâtie la mosquée Ketchawa. Elle seule, parmi les cinq mosquées qui apparaissent sur la gravure, a une forme très particulière : tandis que les autres ne sont que la répétition stéréotypée d'un même modèle, celle-ci est bâtie à l'intérieur d'une structure semi-circulaire. A ce qu'il paraît, c'était en ce lieu que s'élevaient les ruines décrites par al-Bakri au XI^e siècle : "On remarque un théâtre... dont l'intérieur est pavé de petites pierres de diverses couleurs" (29) : or, la forme affichée par le mur extérieur de la mosquée Zeuya est celle d'un théâtre romain, ou bien d'une construction élevée sur les ruines d'un ancien théâtre ou qui en a exploité les fondations...

Il est improbable que le texte d'al-Bakri fût connu à l'époque en Europe, et en tout cas, il ne serait pas possible de deviner l'emplacement des ruines décrites en se basant uniquement sur ce texte... Peut-on parler de coïncidence ? Ou bien réellement ces ruines subsistaient-elles au XVI^e siècle et en avait-on profité pour y loger une zaouya ? Et encore, cette vue d'Alger est-elle suffisamment précise pour nous permettre de reconnaître une construction particulière ? La suite de notre analyse nous permettra de donner une réponse au moins à cette dernière question.

La large rue, dont nous parlions ci-dessus, arrivée près de la Casbah, rencontre une autre rue de même largeur, parallèle à la grande rue du Souk, qui conduit de la Porte Neuve jusqu'au rempart de la partie opposée : à côté de la Porte Neuve (Babbaxidit) se trouve la mosquée de Sidi Ramadan (Rabadan). L'emplacement de cette mosquée est erroné : on aurait dû la placer plutôt à l'extrême opposé de la rue appelée Rue Neuve (Calle Nuova). Il s'agit là, à notre avis, d'une inversion "droite-gauche", qui peut être due aussi à la technique de la gravure.

Des jardins figurent aussi à l'intérieur des remparts, un tout petit, allongé contre les murs, au-dessus de la porte Bab Azoun ; un deuxième, sur le flanc de la Grande Mosquée, entouré par une sorte de galerie couverte ; et le dernier qui occupe un vaste espace clos dans l'enceinte du Palais du Roi -qui sera appelé aussi la Djenina, ou Petit jardin.

Le Palais Royal est très exactement dessiné sur la gravure, et correspond à la description que, quelque vingt ans auparavant, en avait donné Nicolas De Nicolay : ce "Palais principal du Roi" -qui en possède un autre à côté de la porte de la Marine- est organisé autour d'une suite de cours entourées par des galeries couvertes. L'un des bâtiments qui composent le palais est appelé sur la gravure "palais des écuries du Roi". Deux tours, de formes différentes, se voient à l'intérieur du palais, et une basse construction circulaire couverte par un dôme (le pavillon d'une fontaine ?) au centre d'une autre cour. L'enceinte qui contient le jardin complète l'ensemble. D'autres constructions qui tranchent par leur forme sur les habitations anonymes sont indiquées comme étant les palais des Raïs et sont réparties dans toute la ville.

Les casernes des Janissaires et les bagnes des esclaves ont plus ou moins la même forme : des enceintes carrées (parfois avec des contreforts extérieurs) dont on voit à l'intérieur des galeries entourant la cour sur un ou deux étages.

Le plan indique en outre plusieurs autres éléments urbains qui se rattachent au commerce et à l'industrie d'Alger. Par exemple, on y indique les rues où sont installés les métiers : la rue des Orfèvres, la rue des fabriquants d'épées, la Zereria, c'est-à-dire la Kisariya en plein centre de la ville, entre la Grande Mosquée et la mosquée du Roi ; la ruelle des teinturiers, bizarrement placée à côté du Palais du Roi ; des "Banchi" (bureaux d'échange ?) sur la Grande rue du Souk... Tout à fait isolée, la "Rabba, cioè fontego dove si vende il frumento" (Rahba, c'est-à-dire fondouk où l'on vend le blé) est une enceinte

adossée au bastion de Bab Azoun à l'emplacement exact où nous le retrouvons sur le plan Pelet, établi deux ans après la prise d'Alger par les Français, en 1832 (30).

Enfin, cette gravure indique trois quartiers réservés aux Juifs (Giudeiche) : une "Giudeica" haute, au-dessus de la Grande Rue du Souk, vers Bab Azoun ; une "Giudeica" basse, dans la même zone, mais au-dessous de la Grande Rue ; et une "Giudeica" de Bab el-Oued, à côté de cette porte.

Les alentours de la ville, riches en terrains cultivés, sont dominés par trois forteresses de forme et d'importance différentes : le "Château Impérial, ou bien Bordj", est le plus imposant, avec ses trois bastions en forme d'as de pique et le cylindre élevé de son donjon central ; le "Château Neuf", en forme d'étoile, tout près du Fort de l'Empereur ; et un deuxième Château Neuf "terminé en l'année 1569", près de Bab el-Oued. Ce dernier fort se trouve au-dessus d'une large enceinte qui contient les sépulcres des rois ; elle est occupée par un groupe de petites constructions aux dômes polymorphes.

Au-dessous du Fort de l'Empereur, une source d'eau protégée par un mur est le point de départ d'un aqueduc qui enjambe un ravin et se dirige vers la ville.

Plus en bas, à côté d'un "burgum novum", constitué par quelques dizaines de maisons, une inscription explique que là on prépare la chaux pour la construction ; il devait donc y avoir des fours qui utilisaient la pierre provenant de la colline derrière le Fort, appelée "la Calcara".

D'après l'analyse que nous en avons faite, il nous semble possible d'affirmer que le plan d'Alger publié par Braun et Hogenberg est bien loin d'être une vue fantaisiste de la ville. Le plan n'est certainement pas d'une précision totale, mais il a été réalisé à partir d'une description fort minutieuse de la ville, sinon par quelqu'un qui y a résidé longuement (31). Il y a quelques erreurs dans la disposition des édifices, il est vrai : nous avons déjà vu le cas de la mosquée de Sidi Ramdan, d'autres erreurs portant probablement sur l'organisation de l'Arsenal et la disposition et dimension de la Casbah. Mais il y a aussi dans ce plan une richesse de détails et de renseignements sur plusieurs édifices de la ville -détails qu'il est parfois possible de vérifier par d'autres documents contemporains- telle qu'elle nous permet d'affirmer que cette gravure est le document iconographique le plus complet et exact pour l'Alger du XVIe siècle.

10. Deux voyageurs anglais visitent Alger en 1585, au retour d'un voyage qui les a menés jusqu'au Caire. Il s'agit de John Eversham et de Lawrence Aldersey, cités dans l'œuvre de J. Morgan, *A complete history of Algiers*, parue à Londres en 1731. Tandis que Aldersey laisse un compte-rendu anecdotique de cette escale, Eversham esquisse rapidement une description de la ville :

"The town of Argier, which was our first and last Port, within the Streights, standeth upon the side of an hill, close upon the sea-shore. It is very strong by sea and land ; and it is very well victualled with all manner of fruits, bread and fish good store, and very cheape. It is inhabited with Turkes, Moores and Jewes, and so are Alexandria and Cayro. In this town are a great number of Christian captives, whereof there are of Englishmen only fifteen" (32).

Cette description, très sommaire, n'ajoute rien aux éléments dont nous disposons déjà, n'était-ce le renseignement sur le nombre des esclaves anglais. Elle a toutefois le prix d'être originale, ce que l'on ne peut pas dire pour la description de la *Geografia* du Vénitien Livio Sanuto, parue en 1587 (33). Il suffira ici de la citer : en effet, Livio Sanuto se borne à y transcrire mot à mot ce qu'il trouve à ce propos dans l'œuvre de Jean-Léon l'Africain, en y ajoutant

des banalités inexactes. Il appelle, par exemple, le Peñon "Castello Hispano" (Chateau Espagnol), et dit qu'il se trouve "sur un écueil" tout près de la ville" : mais, comme nous le savons, au moment de la parution de son oeuvre, cela n'était plus vrai.

11. Pour terminer, il nous faut inclure, parmi les descriptions d'Alger datant du XVI^e siècle, celle de Haëdo, qui ne fut, cependant, publiée en Espagne qu'au siècle suivant : Fray Diego de Haëdo fut, en effet, esclave à Alger autour de 1580, et son oeuvre est basée sur les observations qu'il put faire à l'époque (34).

A la différence des auteurs qui l'avaient précédé, et qui avaient comparé l'image de la ville à une simple figure géométrique (un triangle, selon Paul Jove ; "presque en forme triangulaire" dit Nicolas de Nicolay...), Haëdo voit le circuit des murailles sous la forme "d'un arc muni de sa corde". L'enceinte de la ville est très solidement bâtie, et crénelée "à la mode ancienne" ; elle s'élève en amphithéâtre (35) pour un développement total de 3 400 pas. Le port a subi, après la construction du premier môle par Kheir-ed-Din, d'autres interventions : un mur destiné à protéger le bassin intérieur contre les vagues avait été élevé en 1532 sur la première jetée, et plus tard, en 1573, un parapet avait été établi sur le pourtour de l'ancien îlot du côté de la mer, afin d'empêcher une attaque éventuelle de ce côté.

La description de Haëdo continue avec l'énumération des portes de la ville : à partir du nord, de la porte de Bab el-Oued, on en compte neuf, ouvertes dans le périmètre des remparts. Deux petites portes desservent uniquement la Casbah, "ancienne forteresse" : du côté sud, la Porte Neuve s'ouvre non loin de la Casbah, et, plus en bas, la porte de Bab-Azoun qui "s'ouvre sur une rue large de 1 260 pas et correspond à la porte opposée de Bab el-Oued". En suivant les murailles du côté de la mer, on rencontre une construction nouvelle qui s'avance "sur la mer en forme de demi-lune" : il s'agit de l'Arsenal, déjà décrit dans le rapport de Lanfreducci et Bosio, et que nous avons aussi vu dans le plan publié par Braun, qui nous en renvoie toutefois une image assez différente.

Le plan de Braun nous montre, sous le nom d'Arsenal, un espace découvert, presque carré, qui se trouve à l'intérieur des remparts de la ville, ouvert sur la mer, par le moyen de trois portes réalisées dans les remparts mêmes ; Lanfreducci et Bosio, quant à eux, parlent "d'une darse qui pénètre dans la ville... et qui se ferme avec sa porte".

Haëdo paraît être beaucoup plus précis : l'Arsenal, récemment bâti -en tout cas plus récemment que les remparts de ce côté- est simplement appuyé contre les murs de la ville de leur côté extérieur. Il se trouve donc hors de la ville et aucune porte ne le met en communication avec celle-ci. Deux portes en arceaux permettent son ouverture vers la mer et le passage des bateaux qui doivent y être tirés au sec pour être réparés. Entre ces deux portes -dont l'une est fermée, par un muret en pisé, lorsqu'à l'intérieur se trouve une galerie-, continue Haëdo, il existe une maison destinée à loger le patron du navire en réparation. Cette disposition servait probablement à éviter que des étrangers de passage résident dans la ville pendant la période de réparation de leur bateau (36).

A côté de l'Arsenal, vers le nord, le mur de la ville se dédoublait : Haëdo nous dit qu'une deuxième muraille avait été créée, afin de rapprocher de la mer l'enceinte de la ville. Dans ces deux murs, en correspondance l'une avec l'autre, deux portes s'ouvraient, à travers lesquelles entraient dans la ville les marchandises apportées par les marchands chrétiens, après avoir été enregistrées soigneusement dans une petite maison qui se trouvait du côté

extérieur : la Douane. Celle-ci donnait aussi son nom à la porte la plus extérieure, à travers laquelle passaient les pêcheurs et qui était très fréquentée, "surtout le matin". La dernière des portes de la ville était celle qui donnait accès au môle et au port : Bab el-Djezira, ou Porte de l'Île. Haëdo ne nous en donne pas de détails : sur le plan de Braun, elle apparaît comme la porte la plus puissante, formée par une double entrée, dont la plus intérieure est flanquée de deux tours.

On décrit par la suite, avec beaucoup de détails sur leur armement, les bastions de l'enceinte, qui avaient été en partie surajoutés vers 1570. C'est ici que l'on rencontre encore une fois la Casbah, "la forteresse antique de la ville". D'après Haëdo, il s'agit d'une oeuvre assez modeste, d'une superficie de 100 pas de long sur 60 de large, séparée de son côté intérieur par un mur du reste de la ville. L'insistance avec laquelle Haëdo en parle comme d'une construction ancienne soulève quelques problèmes chronologiques : d'après certains auteurs, en effet (37), la Casbah de la période turque, qui subsiste encore aujourd'hui, fut bâtie en 1556 et remplaça une Casbah plus ancienne qui devait se situer un peu plus bas, près de la mosquée de Sidi Ramdan, appelée dès lors "la mosquée de l'ancienne Casbah" (38). Toutefois, Haëdo, qui se trouva à Alger de 1578 à 1581, ne parle aucunement d'une Casbah qui aurait dû être à l'époque flambant neuve.

Il n'est pas pensable que cet auteur, qui nous donne presque pour chaque bastion de l'enceinte l'année de construction, et le nom du gouverneur qui le fit bâtir, ait passé sous silence -ou bien ait oublié simplement- une oeuvre de l'importance d'une nouvelle forteresse, commandant la ville dans sa totalité ! Si l'on s'en tient donc au témoignage de Haëdo, il faut assumer l'hypothèse qu'autour de 1580 l'ancienne Casbah subsistait encore, et que donc l'édification de la nouvelle eut lieu plus tard, à la fin du XVI^e ou bien au cours du XVII^e siècle.

Quoi qu'il en soit de la Casbah, il ressort de cette description que la totalité des bastions importants furent bâties entre 1551 et 1573, surtout à cette deuxième date, pendant la régence de Arab Ahmed Pacha. Durant cette même période, on se préoccupa de creuser et de nettoyer le fossé sud de la ville, de la Casbah jusqu'au bord de la mer, tandis que du côté nord le fossé resta comblé "par une grande quantité de vase et d'immondice".

Nous glisserons sur le reste de la description qui concerne les forteresses extérieures : Haëdo en donne, avec la date de construction, l'armement et les caractéristiques militaires. Etant donné sa compétence dans l'utilisation des termes liés à l'art de la guerre et du siège, on dirait que notre Fray Diego n'a pas seulement étudié dans un séminaire, mais aussi dans une académie militaire !

Deux remarques toutefois nous intéressent, qui nous révèlent les noms des constructeurs de deux forteresses : le premier, un Sicilien renégat, Mustapha, ancien ingénieur du port de la Goulette, conçut le plan du fort en étoile bâti entre la Casbah et le fort de l'Empereur ; tandis que ce dernier fut établi d'après les plans du caïd Hassen, renégat grec.

Après une si longue description des fortifications, on entre finalement dans la partie intérieure de la ville : on y compte 12 200 maisons "grandes et petites" (39), chacune contenant une cour de plus ou moins grande étendue.

A l'exception de la rue centrale -la Grande Rue du Souk-, les autres sont très étroites, et les maisons qui les côtoient se touchent presque au sommet. Haëdo est frappé par le désordre et la saleté des espaces publics, d'autant plus qu'il remarque le soin que l'on apporte à la propreté des constructions privées, le bon goût de leur décoration intérieure de faïences, les cours spacieuses et la lumière qui y règne. Chaque maison a en outre son puits et souvent une citerne

au milieu de la cour, mais l'eau en est saumâtre, et pour boire on se sert de l'eau des fontaines "qui sont belles et nombreuses au-dedans et au-dehors de la ville".

A l'extérieur des remparts, il n'y a pas de faubourgs, mais, du côté de Bab Azoun, il en avait existé un, nous raconte Haëdo, de plus de mille cinq cents maisons, que Arab Ahmed avait fait démolir en 1573 (40) par un souci de sécurité contre une attaque que l'on prévoyait cette année-là.

Hors de Bab el-Oued et de Bab Azoun il y a aussi deux espaces réservés aux exercices militaires des Janissaires et plusieurs sépulcres de marabouts, ainsi que des architectures remarquables, qui sont les koubbas, ou tombeaux des gouverneurs de la ville, des caïds et des personnages importants.

La population de la ville est divisée en trois catégories : les Maures, les Turcs, et les Juifs. Il y a aussi environ 25 000 chrétiens qui sont employés sur les galères ou bien pour les différents travaux dans la ville et dans les jardins. Les Juifs, répartis en deux quartiers qui contiennent chacun une synagogue, occupent seulement cent cinquante maisons ; la catégorie la plus nombreuse semble être celle des Maures nés dans la ville, les Bildis -ou citadins- qui occupent environ 2 500 maisons.

On compte encore environ deux mille boutiques dans les souks, mais les bâtiments les plus remarquables sont les mosquées -une centaine, selon les calculs de Haëdo. Les sept mosquées principales sont décrites rapidement : la Grande Mosquée, la Mosquée el-Kechach, la Mosquée de Sidi Errabi, la Mosquée de Sidi Ramdan, etc... "Dans la catégorie des édifices notables" se trouvent aussi environ soixante hammams, dont les deux principaux sont décrits avec beaucoup de détails.

La "maison royale" est, parmi les maisons privées, la plus importante : organisée, comme nous le savons déjà, autour de deux cours, elle a en plus - unique parmi les constructions d'Alger- la particularité de posséder un jardin, quoique petit.

Dans la ville, il n'y a pas d'hôtels, et à l'extérieur seulement, du côté de Bab Azoun, dans quelques maisons petites et très pauvres, il est possible de trouver un gîte pour passer la nuit.

Comme bâtiments collectifs, on remarque les casernes des Janissaires et les bagnes des esclaves : bâties sur le même modèle, ils se composent d'une cour centrale autour de laquelle s'alignent sur deux étages plusieurs petites chambres qui ouvrent sur des galeries. Au milieu de la cour des casernes des Janissaires, il y a toujours une petite fontaine, tandis que dans le plus grand des deux bagnes il existe une petite chapelle, où l'on dit la messe pour les chrétiens.

Enfin, plusieurs fontaines embellissent la ville, en y amenant l'eau des collines avoisinantes. L'aqueduc principal, qui fournit l'eau de six fontaines distribuées à l'intérieur des palais ou bien à des points stratégiques, entre dans la ville à la hauteur de la Porte Neuve, mais un deuxième aqueduc existe aussi, créé en 1573 par Arab Ahmed : il arrive du côté de Bab el-Oued.

12. Comme nous venons de le voir, les documents iconographiques et littéraires touchant Alger au XVI^e siècle sont d'une qualité très inégale. Entre la description de Jean-Léon l'Africain, qui nous parle de la ville telle qu'il l'avait vue vers 1516, et celle qui se trouve dans la "Topographie" de Haëdo, qui séjourna à Alger vers la fin du siècle, se place un changement d'attitude envers la ville en tant qu'objet de considération scientifique. Il est vrai, nous l'avons déjà remarqué, qu'à cette démarche scientifique ne sont pas étrangers une foule d'intérêts éminemment pratiques, l'intérêt de l'Europe et des savants européens pour les pays de l'Islam, et pour le Maghreb en particulier, venant surtout d'une

politique activement expansionniste que l'Espagne principalement mènera pendant cette période : c'est ainsi par exemple que nous voyons le "Commentaire des choses des Turcs" de Paul Jove (41) dédié à Charles Quint, qui à cette époque prépare les expéditions de Tunis et d'Alger ; nous voyons aussi une très bonne partie des écrivains, qui s'occupent à décrire la ville, revenir avec insistance -comme en suivant une idée fixe- sur les points faibles des fortifications, la bonne façon de les attaquer, de faire le siège de la ville en lui coupant l'eau de ses aqueducs, etc...

Malgré des répétitions, les différentes descriptions nous donnent de la ville un tableau vivant : en les recollant l'une à l'autre, nous pouvons avoir d'Alger une idée générale très complète, même si les détails parfois nous échappent, même si tout cela n'est pas suffisant pour éclaircir des points obscurs dans l'histoire du développement urbain d'Alger en cette période, même s'il faut encore faire une assez large place aux hypothèses à ce propos.

La confrontation des plans que nous possédons (42), et qui datent tous d'une période postérieure à la prise du pouvoir par les Turcs, nous offre deux images différentes de la ville. L'une nous présente une ville au pourtour triangulaire, qui avance vers la mer une tour cylindrique reliée aux remparts par un passage fourni d'embrasures, et sur le sommet de laquelle une deuxième tour circulaire s'élève, détachée quelque peu de la ville, à laquelle un passage la rattache comme la première. L'autre image est celle d'une ville au pourtour quadrangulaire, où la Casbah se trouve à l'intérieur des remparts, et dont le port est délimité par une presqu'île en forme de crochet. Ces plans ne concordent pas sur beaucoup de points de détail : toutefois, tous nous montrent une ville dont les maisons sont beaucoup plus denses dans la partie inférieure, proche de la mer, et assez clairsemées en haut, près de la Casbah ; la gravure de Antonio Salamanca nous montre totalement déserte la moitié supérieure de la ville comprise à l'intérieur des remparts. Il est bien probable, effectivement, que la partie inférieure de la ville, plus adaptée à la construction de par sa platitude, fut à l'époque peuplée de façon plus dense que la partie supérieure.

Au delà des grandes lignes du périmètre des remparts, seule la gravure qui illustre l'oeuvre de Braun et Hogenberg nous donne avec une précision remarquable des détails qui vont jusqu'à la forme de certains bâtiments et au nom des propriétaires de plusieurs palais. On y reconnaît l'organisation, assez vraisemblable, du tracé des rues, qui portent les noms des métiers (les orfèvres, les teinturiers...), et qui nous rappellent ces "marchés bien ordonnés dans lesquels chaque profession a son emplacement particulier" de la description de Jean-Léon l'Africain. On y retrouve la Kaysariya, dans la partie la plus centrale, la "Rabba", entrepôt et marché du blé, tout près de la porte par laquelle les produits de la Mitidja étaient introduits dans la ville. On y reconnaît enfin -avec quelques difficultés-, au coin droit de la Casbah, ce "sépulcre du fils du Cherif", dont on a, par la suite, trouvé les traces dans des documents fonciers de la première période turque, les "tombeaux des enfants du Roi... près de la Casbah el-Kedima" (43).

Pour ce qui est des sources littéraires, à l'exclusion de Jean-Léon l'Africain, les auteurs musulmans que nous connaissons ne nous fournissent pas beaucoup d'éléments sur le développement urbain d'Alger, au cours du XVI^e siècle. Il est, d'autre part, aussi vrai que Jean-Léon a trouvé beaucoup d'imitateurs parmi les géographes européens (Marmol Carvajal et Livio Sanuto, en particulier), et qu'il a bâti l'échafaudage sur lequel très souvent s'élèveront dans les siècles suivants les descriptions de la ville.

Plus originale que celle de ces imitateurs est la vision de certains autres visiteurs européens, de passage -tel Nicolas de Nicolay- ou bien en résidence forcée -tel Fray Diego de Haëdo.

Le premier nous montre, avec la vivacité d'un homme de cour, non seulement les bâtiments importants, tels que le "Palais du Roy", mais aussi l'animation et la confusion des jours de marché dans la ville, les costumes de ses habitants, la "grande pompe" de la réception du Pacha en l'honneur de ses illustres visiteurs... Un quart de siècle après environ, Haëdo nous donne de la ville la description la plus complète que l'on possède : il s'agit d'un tout autre genre de description, plus académique, pourrait-on dire, où Alger est disséquée dans toutes ses composantes : les murs, les portes, les châteaux-forts ; les habitants, à leur tour, Maures, Juifs, marchands, marabouts, etc... La grande quantité de renseignements que l'on trouve dans l'œuvre de Haëdo précise mieux que toute autre description précédente l'image de la ville dans ce dernier quart de siècle. D'après ses mensurations -nous le voyons, arpenter la ville en toutes les directions, et noter les mesures quelque part- Alger, avait déjà, à cette époque, plus ou moins la même extension qu'au début du XIXe siècle : la seule partie encore manquante étant grossièrement le grand triangle sur lequel s'élèvera par la suite la nouvelle Casbah.

NOTES

(1) Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 3e édition, Paris, 1976 - vol. II p. 203 et 205.

(2) Pour plus de détails sur l'Alger d'avant la domination turque, voir : Federico Cresti, "Notes sur l'histoire urbaine d'Alger durant la période précoloniale - Des origines au XVIe siècle", ap. *Cahiers d'Histoire Critique de l'Architecture*, Ecole Polytechnique d'Architecture et Urbanisme, Alger, 2/1980, et bibliographie annexe.

(3) Fernand Braudel, *op. cit.*, p. 203 et suiv.

(4) G. Ortiz de Montalvan, "Archivo general de Simancas...", ap. *Actes du deuxième Congrès National des Sciences Historiques*, Alger, 1932.

(5) Hassan Ibn-Wazzan az-Zayyati, originaire de Grenade, marchand et ambassadeur de la cour de Fès, fut capturé lors d'un voyage par mer, transporté comme esclave à Rome et donné au Pape. Il se convertit au christianisme et fut baptisé sous le nom de Jean-Léon, auquel ses contemporains ajoutèrent le surnom "l'Africain". La première édition de son oeuvre parut à Venise, en italien, dans le recueil des *Navigationi et viaggi* de G.B. Ramusio (1550), qui connut plusieurs traductions. Une dernière traduction, en français, est celle de A. Epaulard : Jean-Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, Paris, 1957. Le texte italien que nous avons consulté est : *Il viaggio di Giovan Leone e le navigazioni... quali si leggono nella raccolta di Giovanbattista Ramusio*, nuova edizione, Venezia, 1837.

(6) Cité par E. de la Primaude, "Histoire de l'occupation espagnole en Afrique (1506-1574)", ap. *Revue Africaine*, 1875, p. 32-33 : "El conde Pedro Navarro mando' hacer un castillo en un peñoncillo que esta frente de la ciudad de Argel, la qual fuerça se encargo' a Diego de Vera, capitan de la armada del mar Mediterraneo, y la fabrico' a bene placito y voluntad de todos los Moros de la ciudad, ayudando a tarbajar con materiales de la tierra firme".

(7) Cf. "Topographie et histoire générale d'Alger", par Fray Diego de Haëdo, ap. *Revue Africaine*, 82/1870.

(8) E. de la Primaudiae, *op. cit.*, p. 35.

(9) *Chronique de la Régence d'Alger traduite d'un manuscrit arabe*, trad. Rousseau, Alger. 1841.

(10) Ortiz de Montalvan, *op. cit.*

(11) L'historien italien Paolo Giovio publia son oeuvre principale (*Historiarum sui temporis Libri XLV*) à Florence de 1550 et 1552.

(12) Un exemplaire de cette gravure se trouve au Musée des Beaux-Arts d'Alger. Elle a été publiée par Gabriel Esquer, *Iconographie historique de l'Algérie...*, Paris, 1929 (Collection du Centenaire de l'Algérie). Voir la figure 1.

(13) Nous avons consulté l'édition allemande de 1550 -d'où nous avons tiré le plan qui accompagne le texte- dans la reproduction de la copie qui se trouve à la Sächsische Landesbibliothek de Dresde, réalisée par *Theatrum Orbis Terrarum*, Amsterdam, 1968. Une reproduction de cette gravure a été publiée par G. Esquer, *op. cit.*, Voir la figure 2.

(14) *Plantz, pourtraiſt et descriptions de plusieurs villes... le tout mis en ordre, région par région*, par Antoine Du Pinet, Lyon, 1564. G. Esquer, *op. cit.*, a publié cette gravure -que nous avons reproduite dans le texte, en intervertissant les plans de Münster et Du Pinet, probablement à cause d'une erreur de pagination. Voir la figure 3.

(15) *Documents musulmans sur le siège d'Alger en 1541*, pub., trad. et annotés par René Basset, Paris-Oran, 1890 ; p. 20-21.

(16) La technique de construction connue sous le nom français de "pisé" -en arabe "tabyya", espagnol "tapia"- consiste à éléver des murs verticaux à l'aide d'un coffrage en bois démontable. A l'intérieur du coffrage on jette un mélange d'argile, terre, sable et eau, qui est tassé au moyen de pilons. Lorsque le mélange est sec, on enlève le coffrage et on continue l'opération à côté, jusqu'à l'achèvement de la construction que l'on veut obtenir. Cette technique est aujourd'hui encore très diffusée au Maroc. Anciennement, elle était très utilisée pour les œuvres de fortification : une bonne partie des murs de Fès, par exemple, est bâtie avec cette technique. Ce type de construction craint toutefois l'humidité, et nécessite un entretien régulier dans la période qui suit les pluies de l'hiver.

(17) E. de la Primaudiae, *op. cit.*, p. 214.

(18) Cf. F. Cresti, *op. cit.*

(19) *Les quatre premiers livres des navigations et pérégrinations orientales* de Nicolas de Nicolay, Dauphinois, seigneur d'Arfeville..., Lyon, 1568.

(20) Thomas More, *L'Utopie -Discours sur la meilleure constitution d'une république* (1ère édition en 1516), trad. Stournel, Paris, 1976, p. 118 : "More a pu trouver cette idée dans l'histoire naturelle de Pline (X/54)".

(21) P. Grandchamps, "Le prétendu voyage de William Lightgow dans les Etats de Barbarie (1615-1625)", ap. *Revue Africaine*, 1947.

(22) *Descripcion general de Africa, sus guerras y vicisitudes, desde la fundacion del mahometismo hasta el año 1571*, Luis del Marmol Carvajal, 3 vol., Granada, 1573 -Malaga, 1599. J'ai pu consulter le texte de l'édition originale sur la photocopie qui m'a été très gentiment communiquée par Mlle Bensenouci, de l'Institut d'Espagnol de l'Université d'Alger.

(23) A. Berbrugger, *Le Peñon d'Alger*, Alger, 1860, p. 12 ; et A. Devoulx, "Alger, étude archéologique...", ap. *Revue Africaine*, 1875 , p. 298, le deuxième ayant plagié le premier à cette occasion.

(24) "La douane d'Alger s'est accrue au point que toute seule elle donne plus que tout le royaume. Il n'y a pas de portes aussi riches aujourd'hui dans toute l'Afrique, ni en Europe que celles de terre et de mer de la ville d'Alger. En effet, d'ordinaire le port est plein de bateaux de chrétiens que les corsaires amènent de toute la Méditerranée, chargés de gens et de marchandises. Et par la porte de terre entrent chaque jour des caravanes de chameaux chargés de marchandises de toute la Barbarie et de Numidie et de Lybie et des terres des noirs : et la rente que l'on tire de tout cela se monte à plus d'un million en or chaque année" (V°/XI/f.177).

(25) Lanfreducci e Bosio, "Costa e discorsi di Berberia, rapport maritime, militaire et politique sur la côte d'Afrique, depuis le Nil jusqu'à Cherchell, par deux membres de l'ordre de Malte (1er septembre 1587)" ; manuscrit italien des Archives du G.G. d'Algérie, publié par C. Monchicourt, ap. *Revue Africaine*, 1925.

(26) Prise en 1550, Mahdiya fut abandonnée en 1554 après que l'on ait fait sauter ses fortifications.

(27) C. Monchicourt, "Notes sur un plan d'Alger...", ap. *Revue Africaine*, 1925. A mon avis, les concordances entre la description de Lanfreducci et Bosio et le plan "Braun" ne permettent pas de soutenir cette thèse.

(28) Les six Livres de l'œuvre de Braun, Van Den Noevel et Hogenberg ont été édités à Cologne entre 1572 et 1618. Le plan d'Alger se trouve dans le deuxième Livre : *De praecipuis totius Universi urbibus, liber secundus, auctoribus G. Bruin, Simone Novellano et Francisco Hogenbergio...*, Coloniae, 1575, traduit en français en 1579. Le texte qui accompagne ce plan n'est rien d'autre que la traduction de la description de Jean-Léon l'Africain : "... Spacioissima est civitas, numerata familiarum quatuor fere millia ; muris elegantissimis atq. munitissimis cincta. Aedificia visuntur hic artificiosa atq. sumptuosissima... Inter cetera templum visitur ornatissimum atque amplissimum, in maris littore positum...". Avant la publication par Braun, cette gravure -dans un format très réduit (II, 7 x 8,3), et au tracé beaucoup moins soigné- était parue dans la *Raccolta di le più illustri et famose città di tutto il mondo* de Martinus Rota (publiée en 1571), sous le titre "Algeri fortificato di novo" (Alger nouvellement fortifié). Il faut encore souligner la très mauvaise qualité de la gravure dans cette édition, qui ressort encore plus de la confrontation avec celle publiée par Braun. Dans l'article de Monchicourt, op. cit., on trouve une petite reproduction du plan "Braun", parfaitement illisible ; une très bonne reproduction, au contraire, en grand format, est publiée par G. Esquer, op. cit., que nous avons reproduite. Voir la figure 4.

(29) Abou Obeïd al-Bakri, *Description de l'Afrique Septentrionale*, trad. De Slane, nouv. édition, Paris, 1965, p. 136.

(30) Plan d'Alger et des environs dressé au dépôt général de la guerre, sous la direction de M. le Lieut. Général Pelet, Paris, 1832. On lit sur ce plan : "Errahba - Halle au bled".

(31) La richesse des détails du "Palais Principal du Roi" pourrait nous faire penser qu'il s'agit de la description de quelqu'un qui a pu l'observer de près : un ambassadeur, ou consul, ou bien un esclave au service du palais... Probablement un Vénitien ; d'après plusieurs indices, on peut penser, en effet, que ce plan est sorti d'un atelier vénitien.

(32) *A complete history of Algiers, to which is prefixed an Epitome of the general History of Barbary, from the earliest times...* by J. Morgan, London, 1731. "La ville d'Alger, qui fut notre première et dernière escale à l'intérieur des Détroits, se dresse sur le flanc d'une colline tout près du rivage. C'est (une ville) très fortifiée par terre et par mer ; elle est très bien ravitaillée en toute sorte de fruits, de pain, de poissons, en bonne nourriture et à très bon marché. Elle est habitée par des Turcs, des Maures et des Juifs, ainsi que Alexandrie et Le Caire. Dans cette ville se trouve un grand nombre de captifs chrétiens, parmi lesquels il y a seulement quinze anglais".

(33) *Geografia di M. Livio Sanuto distinta in XII Libri...*, Venezia, 1588.

(34) Fray Diego de Haëdo, *Topographia, e Historia general de Argel, repartida en cinco tratados...*, Valladolid, 1612. Diego de Haëdo, abbé de Fromesta, en Espagne, écrit ce livre à partir des notes de son homonyme Diego de Haëdo, archevêque de Palerme et son proche parent. Celui-ci fut prisonnier à Alger de 1578 à 1581, d'après le manuscrit du Père Dan sur les "Les illustres captifs...", retrouvé par S. Rang. L'œuvre de Haëdo a été traduite en français par Monnereau et Berbrugger dans la *Revue Africaine*, 82/1870.

(35) L'image de l'amphithéâtre, que nous trouvons pour la première fois dans cette œuvre, aura une grande fortune parmi les écrivains qui parleront d'Alger dans les siècles suivants, jusqu'à devenir une image stéréotypée.

(36) Nicolas de Nicolay nous raconte aussi que, lors de son passage à Alger, "Le Chevalier de Seure fit espalmer sa galliotte, et pour cest effect le Roy luy presta une de ses galeries, pour retirer la chorme. Davantage luy fournit gratuitement le suif et autres choses à ce nécessaires", mais il ne nous indique pas dans quel endroit du port ce travail fut réalisé.

(37) Par exemple, R. Le Tourneau, art. "Al-Djazaïr", ap. *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, II/533.

(38) Cf. A. Devoulx, "Alger, Etude archéologique et topographique...", ap. *Revue Africaine*, 1875, p. 511 et 536 : "Un acte de 980 (1572/1573) désigne ainsi (la mosquée de Sidi Ramdan) : mosquée de la Casbah ancienne...". Cette preuve paraîtrait irréfutable pour affirmer que la nouvelle Casbah aurait été bâtie avant 1572/1573 ; toutefois, l'inscription qui se trouve au-dessus de la porte de la nouvelle Casbah date de 1591 (Cf. G. Marçais, *L'architecture Musulmane d'Occident*, Paris, 1956, chap. VIII, p. 446).

(39) S'agirait-il d'une exagération ? Même en prenant l'extension maximale atteinte par la medina d'Alger -environ 50 ha-, et sans compter les espaces libres au sol (assez restreints, il est vrai), on obtient une moyenne d'occupation au sol d'environ quarante m² par construction, ce qui paraît être assez peu. Il faut considérer en outre qu'en 1830 l'administration française compta à Alger environ 8 000 "maisons" (cf. J.F. Aumerat, *La propriété urbaine et le bureau de bienfaisance musulmane d'Alger*, Alger, 1900, p. 7).

(40) Nous pouvons confronter ce que dit Haëdo avec le plan publié par Braun, où on lit, à l'extérieur de Bab Azoun, "burgum novum", c'est-à-dire "nouveau faubourg". Sur le chiffre de 1 500 maisons on doit avancer quelques réserves.

(41) *Commentario delle cose dei Turchi di Paolo Giovio, vescovo di Nocera, a Carlo Quinto Imperatore Augusto*. Stampato in Roma l'a. MDXXXI (XXII di gennaio).

(42) Nous avons déjà dit qu'il n'est pas impossible, bien au contraire, que des recherches d'archives fournissent du matériel inexploité.

(43) A. Devoulx, *op. cit.*, p. 511.

Résumé

Sur la réalité urbaine d'Alger nous n'avons, pour toute la période qui précède le XVI^e siècle, que les rares indications données par les œuvres de caractère géographique des auteurs arabes ; par contre, au cours du XVI^e siècle, notre connaissance de la ville s'enrichit grâce à de nombreuses descriptions et représentations iconographiques qui eurent, grâce à la presse, une notable diffusion dans les pays européens.

Les différents auteurs -de Jean-Léon l'Africain qui décrit Alger en 1515, à Diego de Haëdo qui y fut esclave autour de 1580, en passant par Nicolas de Nicolay, Paul Jove, Luis del Marmol Carvajal, etc...-, et les auteurs, presque toujours inconnus des gravures, nous présentent une ville qui, de plus en plus, prospère et s'enrichit de ses trafics et de la course. De petit port provincial qu'elle était auparavant, Alger se transforme sous la domination turque en capitale du Maghreb central, forteresse imprenable, "la mas rica de toda Affrica" : à la fin du siècle elle atteint à peu près l'ampleur qui sera la sienne jusqu'au début du XIX^e siècle et de la domination coloniale.

Abstract

As for the urban reality of Algiers we have, about the period preceding the 16th century, nothing but the little information given by works of geographical nature by Arab authors ; on the other hand, during the 16th century, our knowledge of the town is enriched by the many descriptions and illustrations that were widely spread through the press in Europe. The various authors -from Jean-Léon the African, who described Algiers in 1515, to Diego de Haëdo who was a slave there around 1580, not to mention Nicolas de Nicolay, Paul Jove, Luis del Marmol Carjaval, etc...-, and the nearly always unknown authors of the engravings, show us a town that became more and more prosperous through trade and privateering. From the small provincial port it was before, Algiers, under Turkish rule, developed into the capital of central Maghreb, an impregnable fortress, "la mas rica de toda Affrica" : towards the end of the century it had more or less reached a size that would not change until the beginning of the 19th century and colonial rule.



Fig. 1 - «Algeri», gravure italienne signée "A.S. EXCUD. 1541" (attribuée à Antonio Salamanca). (d'après G. Esquer, *Iconographie historique de l'Algérie*, Paris, 1929, pl. V)



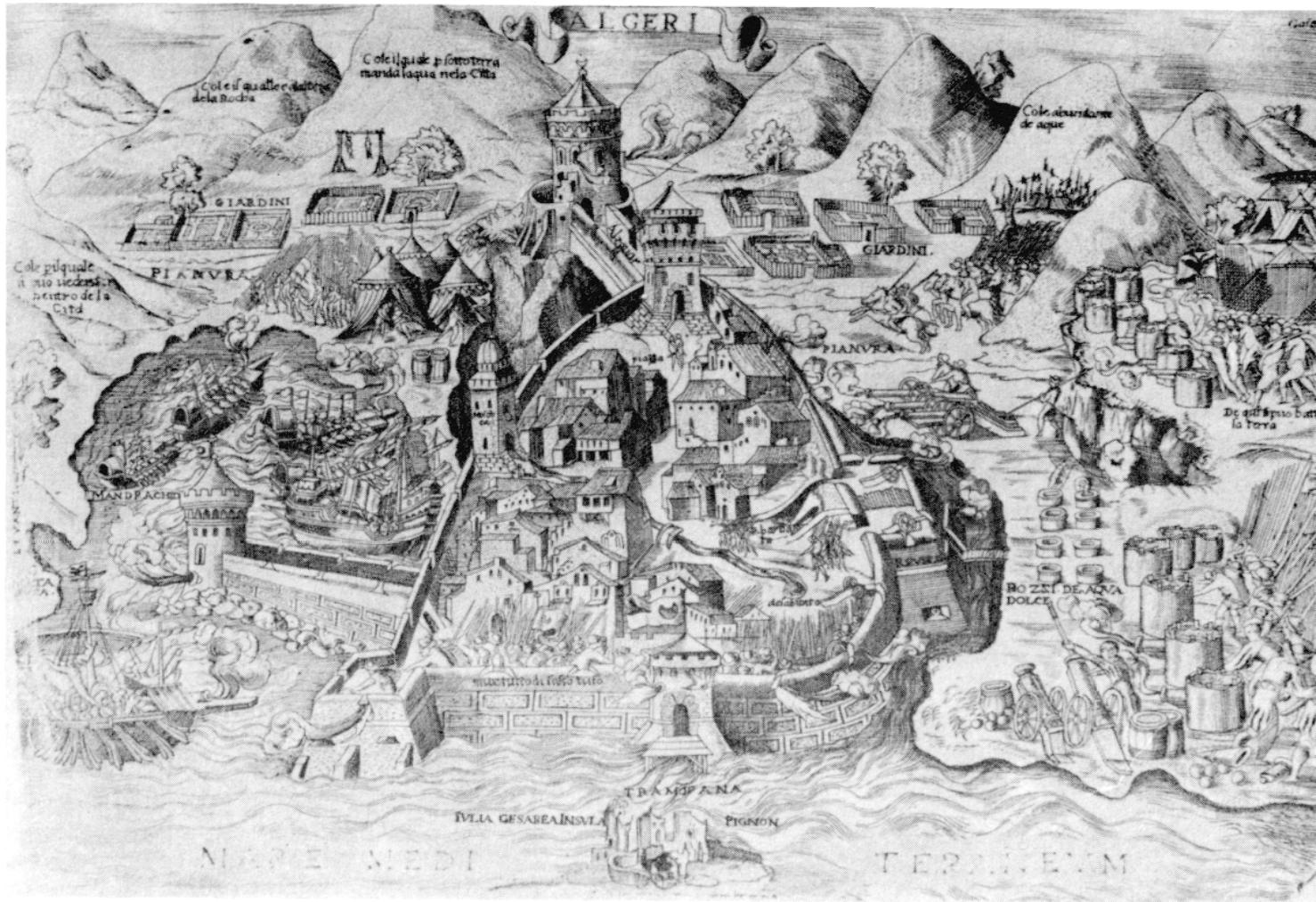
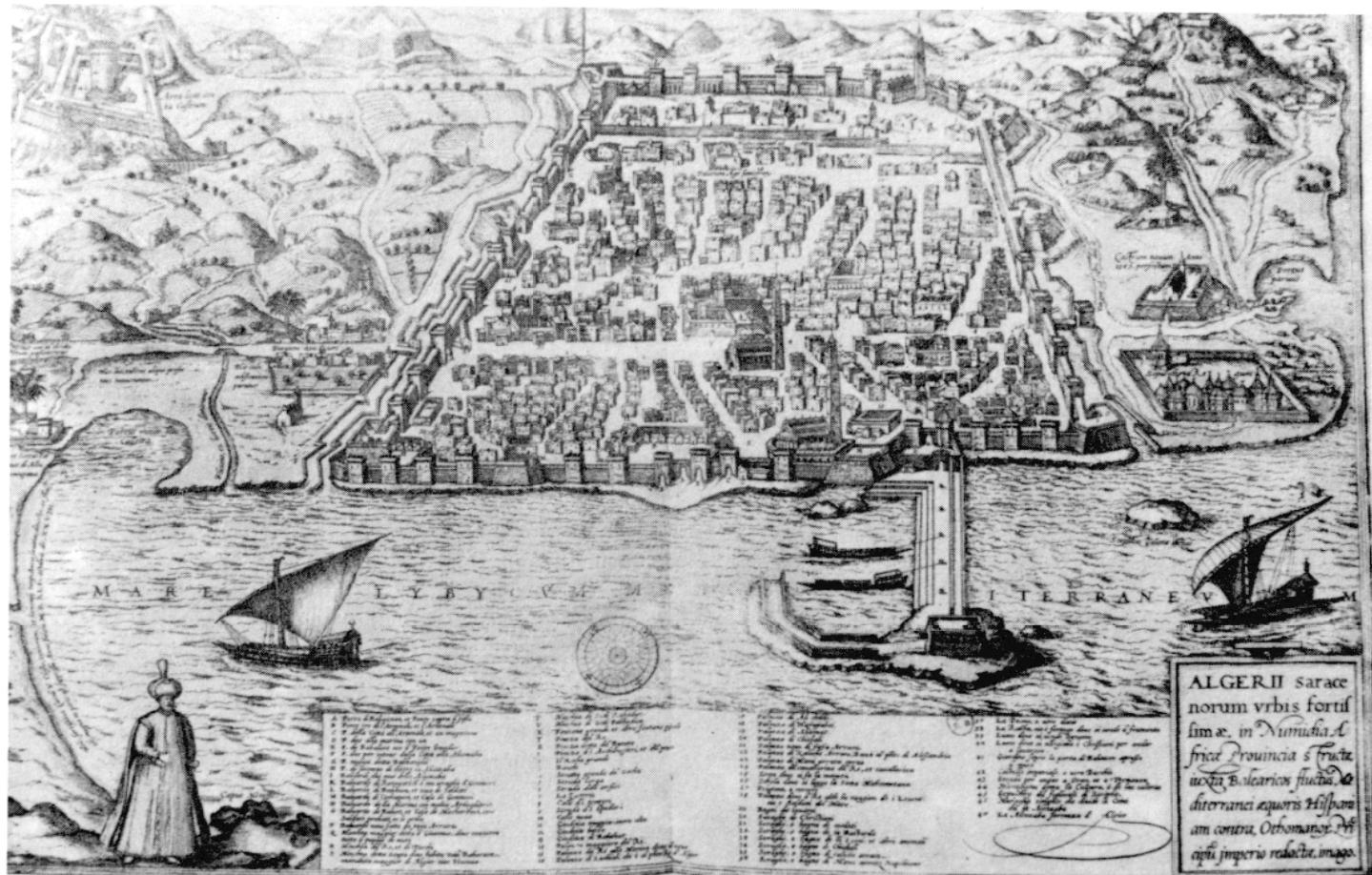


Fig. 3 - «Algeri», gravure italienne (Du Pinet, Lyon, 1564).
d'après G. Esquer, *Iconographie historique de l'Algérie*, Paris, 1929, pl. VI)

Fig. 4 : «Algerii saracenorum urbis fortissimae imago», gravure vénitienne (1570 ou 1571) (dans G. Braun, *De praecipuis totius universi urbibus liber secundus*, Cologne, 1575).
(d'après G. Esquer, *Iconographie historique de l'Algérie*, Paris, 1929, pl. I)



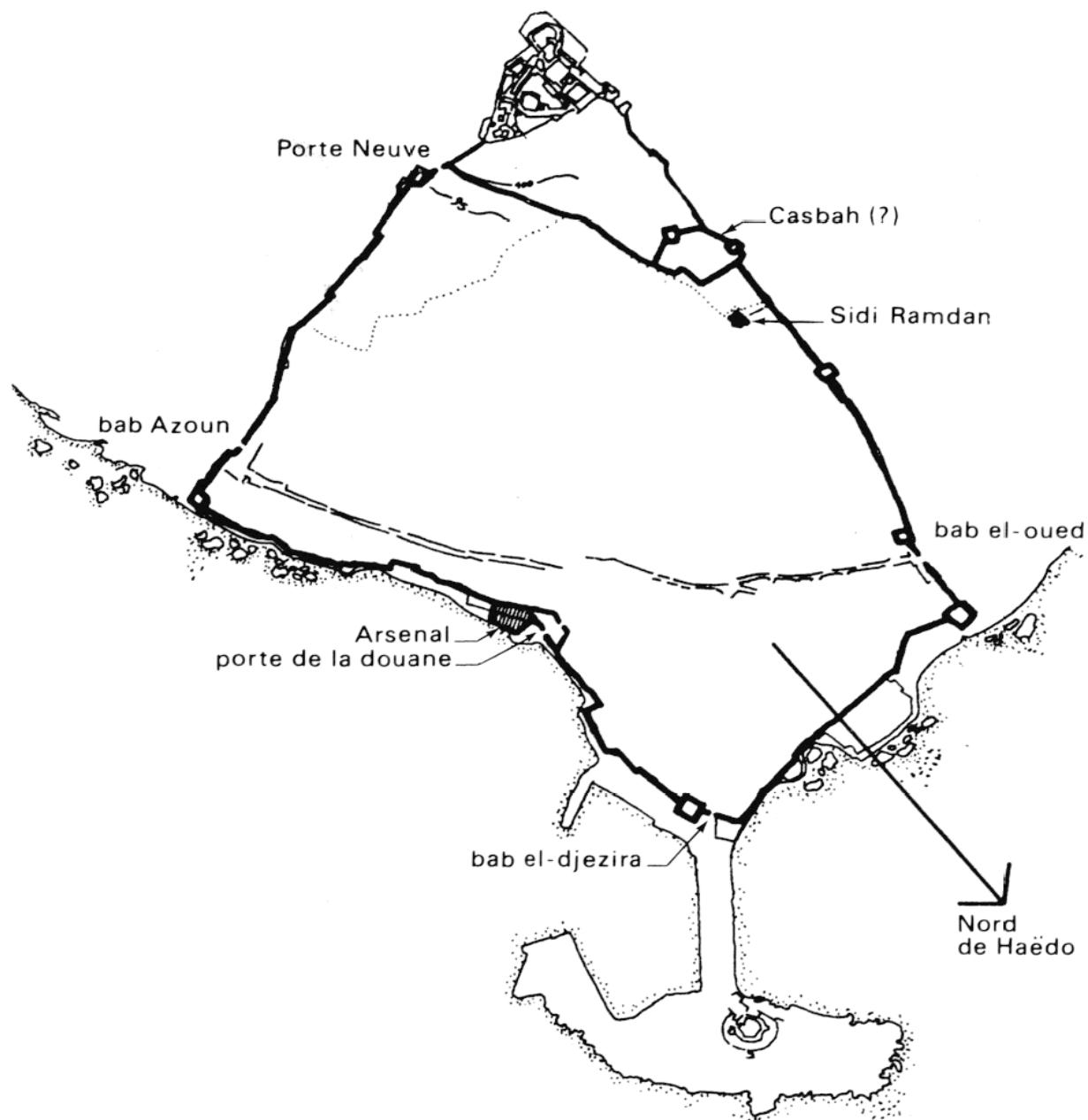


Fig. 5 - Les remparts d'Alger d'après Diego de Haëdo

Cresti, Federico, "Description et iconographie de la ville d'Alger au XVI^e siècle," *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°34, 1982. pp. 1-22; doi : <https://doi.org/10.3406/remmm.1982.1956>
https://www.persee.fr/doc/remmm_0035-1474_1982_num_34_1_1956

p. 12.

11. Finally, we must include, among the descriptions of Algiers dating from the sixteenth century, that of Haëdo, which was, however, not published in Spain until the following century: Fray Diego de Haëdo was, in fact, a slave in Algiers around 1580, and his work is based on observations he could make at the time.

Unlike the authors who had preceded him, and who had compared the image of the city to a simple geometric figure (a triangle, according to Paul Jove; "*almost triangular in shape*" says Nicolas de Nicolay ...), Haëdo sees the circuit of the walls in the form of "*an arch with its string*". The city wall is very solidly built, and crenellated "*in old fashion*"; it rises in an amphitheater for a total development of 3400 steps. The port underwent, after the construction of the first pier by Kheir-ed-Din, other interventions: a wall intended to protect the interior basin against the waves had been raised in 1532 on the first pier, and later, in 1573, a parapet had been established around the perimeter of the old islet on the sea side, in order to prevent a possible attack on this side.

Haëdo's description continues with the enumeration of the city gates: from the north, from the Bab el-Oued gate, there are nine, open within the perimeter of the ramparts. Two small doors serve only the Casbah, "*old fortress*": from the south coast, the Porte Neuve opens not far from the Casbah, and, further down, the Porte de Bab-Azoun which "*opens onto a wide street of 1260 steps and corresponds to the opposite gate of Bab el-Oued*". Following the walls towards the sea, we encounter a new construction which juts out "*on the sea in the shape of a half-moon*": it is the Arsenal, already described in the report by Lanfreducci and Bosio, and that we also saw in the plan published by Braun, which however gives us a rather different picture.

The plan of Braun shows us, under the name of Arsenal, an open space, almost square, which is inside the ramparts of the city, opened on the sea, by means of three doors made in the ramparts themselves. Lanfreducci and Bosio, for their part, speak of "*a dock that enters the city ... and which closes with its door*".

Haëdo seems to be much more precise: the Arsenal, recently built, in any case more recently than the ramparts on this side, are simply leaning against the city walls on their outer side. It is therefore outside the city and no door puts it in communication with it. Two arched doors allow it to open towards the sea and the passage of boats which must be pulled out of the water to be repaired. Between these two doors - one of which is closed by an adobe wall, when inside there is a galley, continues Haëdo, there is a house intended to accommodate the owner of the ship being repaired. This provision was probably used to prevent passing foreigners from residing in the city while their boat was being repaired.

Next to the Arsenal, to the north, the city wall doubled: Haëdo told us that a second wall had been created, in order to bring the city wall closer to the sea. In these two walls, in correspondence with each other, two doors opened, through which entered the city the goods brought by the Christian merchants, after having been carefully registered in a

small Customs house which was on the outside. This also gave its name to the outermost door, through which fishermen passed and which was very busy, "*especially in the morning*". The last of the city gates was the one that gave access to the pier and the port: Bab el-Djezira, or Porte de l'Ile. Haëdo does not give us details: on Braun's plan, it appears as the most powerful door, formed by a double entrance, the most interior of which is flanked by two towers.

The bastions of the enclosure, which had been partly added around 1570, are described later, with many details on their armament. It is here that we meet once again the Casbah, "*the ancient fortress of the city*". According to Haëdo, it is a fairly modest work, with an area of 100 paces long and 60 yards wide, separated on its interior side by a wall from the rest of the city. The insistence with which Haëdo speaks of it as an old construction raises some chronological problems: according to some authors, indeed (37), the Kasbah of the Turkish period, which still exists today, was built in 1556 and replaced an older Kasbah which was to be located a little lower, near the mosque of Sidi Ramdan, henceforth called "*the mosque of the old Kasbah*" (38). However, Haëdo, who was in Algiers from 1578 to 1581, does not speak of a Kasbah which should have been brand new at the time.

It is unthinkable that this author, who gives us almost for each bastion of the enclosure the year of construction, and the name of the governor who had it built, has passed in silence - or has simply forgotten - a work the importance of a new fortress, commanding the city as a whole! If we therefore stick to Haëdo's testimony, we must assume that around 1580 the old Casbah still existed, and that therefore the construction of the new one took place later, at the end of the 16th or during the 17th century.

Regardless of the Casbah, it emerges from this description that all of the important bastions were built between 1551 and 1573, especially on this second date, during the regency of Arab Ahmed Pasha. During this same period, attention was paid to digging and cleaning the southern ditch of the city, from the Casbah to the seaside, while on the north side the ditch remained filled "*with a large quantity of silt and mud and filth*".

We will slide over the rest of the description which concerns the external fortresses: Haëdo gives some, with the date of construction, the armament and the military characteristics. Given his proficiency in using terms related to the art of war and siege, it looks like our Fray Diego not only studied in a seminary, but also in a military academy!

However, two remarks interest us, which reveal the names of the builders of two fortresses: the first, a renegade Sicilian, Mustapha, former engineer of the port of La Goulette, designed the plan of the star fort built between the Casbah and the Emperor's fort; while the latter was built according to the plans of the Greek renegade caïd Hassen.

After such a long description of the fortifications, we finally enter the inner part of the city: there are 12,200 "*large and small*" houses (39), each containing a courtyard of varying size.

With the exception of the central street - the Grande Rue du Souk - the others are very narrow, and the houses next to them almost touch each other at the top. Haëdo is struck by the disorder and dirtiness of the public spaces, all the more so as he notices the care taken in the cleanliness of private buildings, the good taste of their earthenware interior decoration, the spacious courtyards and the light that reigns there. Each house also has its

own well and often a cistern in the middle of the courtyard, but the water is salty, and for drinking we use the water from the fountains "*which are beautiful and numerous inside and outside of the city*".

Outside the ramparts, there are no suburbs, but, on the side of Bab Azoun, there was one, Haëdo tells us, of more than 1,500 houses, which Arab Ahmed had demolished in 1573. (40) for security against an attack that was expected that year.

Outside Bab el-Oued and Bab Azoun there are also two spaces reserved for the military exercises of the Janissaries and several sepulchres of marabouts, as well as remarkable architectures, which are the koubbas, or tombs of the governors of the city, the caïds and important characters.

The city's population is divided into three categories: Moors, Turks, and Jews. There are also about 25,000 Christians who are employed on the galleys or for the various works in the city and in the gardens. The Jews, divided into two districts, each containing a synagogue, occupied only 150 houses; the most numerous category seems to be that of the Moors born in the city, the Bildis - or city dwellers - who occupy about 2,500 houses.

There are still about two thousand shops in the souks, but the most remarkable buildings are the mosques - a hundred, according to Haëdo's calculations. The seven main mosques are described quickly: the Great Mosque, the Mosque el-Kechach, the Mosque of Sidi Errabi, the Mosque of Sidi Ramdan, etc. "*In the category of notable buildings*" are also about sixty hammams (steam baths), including two main ones are described in great detail.

The "royal house" is, among the private houses, the most important: organized, as we already know, around two courtyards, it has in addition - unique among the constructions of Algiers - the particularity of having a garden, although small.

In the city, there are no hotels, and only outside, near Bab Azoun, in a few small and very poor houses, it is possible to find a lodging to spend the night.

As collective buildings, one notices the barracks of the Janissaries and the prisons of the slaves: built on the same model, they consist of a central courtyard around which are aligned on two floors several small rooms which open on galleries. In the middle of the courtyard of the Janissaries barracks, there is still a small fountain, while in the larger of the two prisons there is a small chapel, where Mass is said for Christians.

Finally, several fountains embellish the city, bringing water from the neighboring hills. The main aqueduct, which supplies water from six fountains distributed inside the palaces or at strategic points, enters the city at the Porte Neuve, but a second aqueduct also exists, created in 1573 by Arab Ahmed: he arrives near Bab el-Oued.